

Car, il ne faut pas se le cacher, nous autres, Canadiens-français, nous croyons trop qu'il nous est permis d'agir comme les trois quarts des auteurs français, qui, n'ayant plus rien de neuf sous la plume, imitent consciencieusement quatre ou cinq types : Lamartine, Hugo, Barbier, Béranger, Musset—tandis que nous avons ici précisément ce qui manque là-bas : du nouveau, table rase, un champ presque infini.

Emprunter aux poètes formés de la vieille France est fort bien, du moment que c'est pour apprendre à fabriquer les vers ; mais, comme disait Villemain, quand nous avons fait une phrase, il est trop tard pour chercher ce qu'il faut y mettre. Or, des formes, des tours du métier, des études d'art, la France nous en fournit à volonté, mais le fond doit venir de nous.

A quoi me sert de lire le *Lac* de Lamartine battu par la rame d'un canotier de mon village ? Je ferme le livre, je me sauve, et je vais chercher le vrai Lac.

Pourquoi nous apprendre, après Musset, que, durant la canicule, il est de mode de quitter la ville ? Je ne veux pas que l'on me répète ce que je connais mieux que vous. Et, si je ne le connais pas, vous me gâtez le goût en me le disant si mal. Mieux vaudrait écrire en place de ces vers d'imitation : "Le lecteur peut lire telle pièce par Hugo, ou Béranger, qui rend parfaitement mon idée." De cette façon, le public ne tomberait pas dans le piège.

On ferait un volume des vers qui ont couru nos gazettes, et qui ne sont que de misérables pastiches—encore faudrait-il décider entre pastiche et plagiat.

Tous ces "rimeurs vivant de temps perdu," qui trouvent les compositions des grands maîtres dignes d'être reprises par eux, comment finissent-ils ? Ils tiennent une saison ou deux, puis "s'effeuillent."

Pour peu qu'un jeune homme ait le don de cadencer des mots, qu'il soit amoureux, et qu'il ne veuille pas étudier, il fait des vers, des machines superbes qui sont à la poésie ce que le daguerréotype est au visage—une ressemblance embrouillée des œuvres dont il s'est épris l'un de ces jours. Si c'était pour s'exercer à écrire, à la bonne heure ; mais un poète qui fait ses dents ne devrait jamais pleurnicher en public.

La substance principale manque. En ne tirant rien de soi-même, on n'arrive à rien. S'enthousiasmer pour un beau poème, c'est fort bien ; mais on veut en parler, on s'oublie—on le refait—et quelle refonte !

Ce n'est pas une marchandise rare que des vers, disait le vieux Corneille.

Et Musset :

Chacun sait, aujourd'hui, quand il fait de la prose.
Ce siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

Ceux qui ont le talent, le feu sacré, ont un moyen connu de l'employer : c'est d'étudier, d'acquiescer, d'observer, d'exploiter leur entourage, hommes, événements, nature—notre Canada, en un mot.

Je parie que, si cette mode n'est pas encore générale parmi nous, c'est uniquement parce que les poètes français tardent à se diriger de ce côté. S'ils y venaient, comme ils le créaient, la mode—et comme nous les imiterions !

Inutile de me dire que je lance en l'air des boulettes qui me retombent sur le nez, selon l'expression vulgaire. Je le sens bien, mais j'aurai le courage d'avouer ce que nous sommes.

Nous ne travaillons pas. Or, on ne fait des poètes qu'avec des savants, des gens mûrs, des penseurs, ceux qui, outre leur talent naturel, enrichissent leur cerveau de tout ce que l'étude et l'observation peuvent y faire entrer. Boileau appelait Molière le Contemplateur ;—il contemplait si bien qu'il voyait les ridicules de ce pauvre monde, et qu'il a pu s'en moquer mieux que personne. S'il se fut attaché à copier les écrits de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, que pensez-vous qu'il eut produit ?

Crémazie, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus au milieu de nous, Crémazie était un savant. Et pourquoi pas ? Qui donc va s'imaginer que les beautés de ses poèmes sont des effets de hasard, de simples produits du talent ? Le talent ! il ne vaut rien par lui-même. C'est un outil. Il faut, pour le manier convenablement,

un ouvrier qui ait appris son art. L'art est une chose qui s'apprend—et même avec cette ressource et la possession d'un don naturel qui facilite le travail, il faut pousser très-loin dans l'étude pour devenir bon poète. C'est alors qu'on oublie d'imiter de vieux paysages pour pénétrer des horizons nouveaux. Crémazie a parcouru ces sentiers difficiles, où l'on ne regrette jamais, cependant, ce que l'on a laissé en arrière.

A la même époque, il y avait, à Québec, Garneau, qui cherchait, en travaillant, à écrire une histoire du Canada. Ceux qui ne voulaient pas se mettre à l'œuvre disaient que c'était folie. Il a marché tout de même. Il y avait aussi Chauveau, qui écrivait des vers et qui disait que le temps viendrait où nous aurions une littérature nationale. On lui souriait à cause de son bon caractère et du talent qu'il montrait, mais on ne croyait pas un mot de ses espérances.

Ces trois hommes sont arrivés à la célébrité, et des trois il n'en reste qu'un sur la scène pour recueillir les applaudissements qui leurs sont dus. Il a traversé la période où cent jeunes gens se sont exercés à les suivre plus ou moins, et maintenant, voyons : ceux qui ont prospéré, ceux qui ont tracé leurs noms sur le piédestal que surmontera un jour la statue des lettres canadiennes, sont précisément ceux qui, à l'instar de M. Chauveau, se sont obstinés à poursuivre l'inspiration canadienne. Les autres sont passés fleur ; c'est le sort réservé à ceux qui voudraient imiter ces imitateurs.

Quand on a fait des vers, on peut faire autre chose. C'est encore une note au crédit de M. Chauveau, et voici comment je m'y prendrais pour l'en féliciter. Je lui dirais : "Vous avez affronté la vie politique, ce que l'on appelle en Angleterre la boue des élections ; vous avez défendu en parlement cette langue française que vous étudiez avec ardeur depuis cinquante ans ; vous avez été ministre, à la tête d'un gouvernement—eh bien ! ce qui surprend tout le monde, c'est de vous avoir vu, à diverses reprises, repaissant la plume à la main et faisant des vers. Des discours académiques, passe, mais des vers ! On s'y perd complètement. Ah ! c'est que le sentiment canadien vous rappelle dans les rangs de nos littérateurs—en vous lisant, on le voit bien." Cela peut se dire, n'est-ce pas, lecteur ?

Garneau, Crémazie, Chauveau n'ont jamais songé à se faire auteurs autrement que pour parler de leur pays. Ils ont lu tout ce que la France nous a procuré de livres depuis un demi-siècle. Rien n'a pu les déterminer à oublier qu'avant tout, il faut être Canadien.

C'est dans les auteurs français que nous étudions la langue, mais c'est dans les mœurs, les coutumes, l'histoire du Canada et son aspect physique que nous devons puiser la matière de nos travaux. Suivons l'exemple de *Charles Guérin*.

Lisez les *Souvenirs et Légendes*. C'est canadien. Tout le fond vient de chez nous. La langue seule a été importée d'outre-mer, et encore, Dieu merci, avec prudence. Elle nous ramène au temps où Malherbe brillait et où Corneille taillait sa plume. La langue de cette époque ne se retrouve plus qu'au Canada, dit-on. Le dix-septième siècle nous sert de modèle. Ce que les écrivains modernes de la France ont introduit de bon et d'utile ne nous échappe pas. (Voir à ce sujet un article rempli de science que le rév. M. Roy a publié dans l'un des derniers numéros du *Canadian Illustrated News*.)

Le ton des *Légendes* est celui d'un voyageur canadien qui parle sans penser que l'on imprimera ses paroles. Le vers a l'air d'être venu au monde tout formé :

Cà, mes amis, dit-il, vous n'êtes point peureux ?
Et si quel'un d'entre vous, il vaudrait mieux le dire.
Je commencerai donc par ainsi. . . . Tout d'abord,
Nous étions deux trappeurs sur la côte du nord,
Deux trappeurs bons lurons, aimant très-bien à rire.
A prendre un petit coup quand nous pouvions nous voir ;
Père, vous arrivez bien mal d'une façon,
Dieu je en ouvrant la porte, et pas trop mal de l'autre.
J'allume une chandelle, et, voici le plus triste.
Je marche droit au lit de ce pauvre Baptiste.
Il était mort, bien mort. . . ce pauvre cher enfant !
Son air était serene et comme triomphant.
De coups ni de blessure, il n'avait point de trace.
D'ailleurs, dans la maison, tout était à sa place.
J'en fis le tour pour voir. . . et pour boucher le trou
Par où pouvait venir cet affreux loup-garou.

Ceci vous donnera une idée du langage. Qui voudra lire tout, achètera l'ouvrage. Aie ! je fais des vers, moi aussi ; c'est contagieux. Citons plutôt quelques-unes des dernières lignes :

Légendes, doux récits qui berciez mon enfance.
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France.
Peut être un jour, hélas ! vos accents ingénus
De nos petits-enfants ne seront plus connus.
Vous vous taisez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot si plein d'illusion.
Et trop long pour mes vers : Civilisation.

Les *Légendes* sont précédées d'une causerie en prose intitulée : *Souvenirs*. Le Québec qui déjà n'est plus en fournit le sujet. Vieilles coutumes, descriptions, anecdotes, sont encadrées gentiment, et ce tableau fait pendant à l'autre. Le tout est original à cause de l'art du conteur et de l'inspiration qui est canadienne.

BENJAMIN SULTE.

DISCOURS

PRONONCÉS A LA CONVENTION DE L'INSTITUT-CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA

Discours de M. JOSEPH TASSÉ en réponse à la santé : "Le 25ème anniversaire de l'Institut."

M. le Président, Messieurs,

Au mois d'avril 1873, l'Institut-Canadien-Français tenait une réunion qui était appelée à avoir une grande influence sur son avenir. Un problème jusqu'alors insoluble allait y être résolu. Il s'agissait de décider si nous allions prendre les mesures nécessaires pour accomplir un projet que nous caressons depuis plusieurs années : celui de construire un local plus spacieux et plus convenable que notre modeste édifice de la rue Sussex, qui, disons-le en passant, a longtemps été le théâtre des efforts énergiques que l'on a dû faire pour soutenir la cause nationale en cette ville.

Tous partageaient la même opinion sur l'utilité de l'entreprise, mais plusieurs croyaient qu'il fallait en remettre l'exécution à des circonstances plus favorables. Après un long débat, il fut néanmoins résolu à l'unanimité de se mettre à l'œuvre immédiatement, ceux qui avaient la foi moins robuste laissant aux plus enthousiastes, aux plus audacieux—pour lesquels c'est bien le cas de répéter : *audaces fortuna juvat*—le soin de réaliser leur patriotique projet.

Un comité fut nommé, muni des pouvoirs les plus absolus ; il tint séance sur séance, fit un appel pressant à la générosité publique, obtint presque partout le plus bienveillant appui, et il ne tarda pas à se convaincre qu'en dépit de tous les obstacles, le succès récompenserait sa persévérance. Il ne tarda pas à se convaincre, dis-je, que la population française était unie de cœur et d'âme avec lui, et qu'elle ne reculerait devant aucuns sacrifices pour jeter les bases du monument qui est là aujourd'hui debout, fermement assis sur le roc, comme le plus haut témoignage de l'intérêt que portent nos compatriotes à la cause du progrès intellectuel, à la cause des lettres françaises.

Fort de l'appui public, ce comité poursuivit sa tâche plus opiniâtrement que jamais. Aussi, l'an dernier, en un jour de bonne augure, celui de la fête Saint-Jean-Baptiste, il invita notre population à assister à la pose de la pierre angulaire de l'édifice ; cinq mois plus tard, il mettait les salles ordinaires de l'Institut à la disposition de ses membres, et, hier soir, il nous était permis d'être tous ensemble témoins du couronnement de cette entreprise, en présence du représentant de Sa Gracieuse Majesté, de Sa Grandeur Mgr. l'évêque d'Ottawa, d'une assemblée nombreuse et distinguée, au milieu des charmes de la musique et du chant, mais surtout au milieu des charmes de cette éloquence si belle, si noble, si véritablement classique, qui a encore ajouté à notre admiration pour l'orateur de la circonstance.

Si nous avons été très-flattés de la présence du chef de l'Etat et du premier pasteur de ce diocèse, l'un et l'autre amis et protecteurs des lettres, laissez-moi vous dire combien nous sommes reconnaissants du concours précieux qu'ont bien voulu nous donner bon nombre d'écrivains distingués, qui font honneur à notre nom, non-seulement au Canada, mais même en Europe, où plus d'un a cueilli des lauriers. Ces messieurs sont venus des différents points de notre bonne province de Québec pour nous témoigner que, nos frères par le sang, par la langue, par les mêmes aspirations, ils applaudissent de tout cœur aux travaux que l'on a faits pour consolider un institut aussi profondément national que le nôtre, et cela, au foyer même de la province la plus anglaise de la Confédération. D'aussi honorables suffrages sont bien propres à dédommager les membres de l'Institut de leurs labeurs et de leurs sacrifices ; c'est, en effet, l'une des plus belles couronnes qu'ils pouvaient légitimement ambitionner.

On vous l'a dit, messieurs, l'objet de cette fête n'est pas seulement l'inauguration d'un nouveau sanctuaire des sciences et des lettres ; nous célébrons aussi un événement mémorable dans l'histoire de notre Institut, la 25ème année de sa fondation. En un pareil anniversaire que vous venez de saluer avec tant d'enthousiasme, en un pareil anniversaire qui réveille tous les souvenirs

du passé, souvenirs à la fois si agréables et si encourageants, nous pouvons difficilement, nous, les derniers venus, laisser passer cette occasion solennelle sans rendre hommage au désintéressement, à l'énergie, au sens éclairé des fondateurs de cette institution. Ces hommes dévoués, ces vrais patriotes, ils ne furent pas seulement les premiers zélés de cette œuvre, ils comptèrent aussi parmi les pionniers de cette jeune et belle cité, qui a eu la bonne fortune d'être choisie pour la capitale du Canada. Bien plus, ils étaient les éclaireurs, l'avant-garde de ce grand courant d'émigration française, qui a peuplé en partie cette ville, qui a peuplé en partie les deux rives de l'Outaouais jusqu'à la Manitowan, tout le long de la route que parcourt, il y a plus de deux cents ans, l'immortel Champlain.

Je viens d'évoquer le souvenir du fondateur de notre nationalité ; eh bien ! en contemplant, ce soir, son image imposante, au milieu des autres tableaux qui ornent cette salle, il me semble qu'il préside à cette belle et intéressante réunion de ses descendants, qu'il se réjouit de leurs efforts patriotiques, qu'il applaudit à tant d'éloquentes paroles dans la langue que, le premier, il nous a appris à parler avec amour, comme s'il allait élever la voix pour nous dire à tous : Canadiens, restez fidèles aux traditions de vertu, de patriotisme, de véritable gloire, que je vous ai léguées, et vous deviendrez un grand peuple !

Dans les premières années, messieurs, l'Institut n'a peut-être pas jeté tout l'éclat qu'il a répandu depuis, mais il n'a jamais perdu de vue sa mission. La religion, la patrie et les sciences ont veillé sur son berceau, et sont encore les plus puissants éléments de sa vitalité. Si l'on consulte ses archives, on voit que, dès le principe, on y donnait, sur les sujets les plus variés et les plus instructifs, des conférences qui, se continuant d'année en année, n'ont pas peu contribué à élever le niveau intellectuel et moral de nos compatriotes. A une certaine époque, pour montrer tout l'intérêt que lui inspirait la cause de l'éducation, l'Institut faisait même instruire, à ses frais, au collège de cette ville, plusieurs élèves, qui sont devenus de bons et utiles citoyens. Sachons aussi reconnaître que, sans les économies lentement amassées par nos prédécesseurs, nous n'aurions pu donner des proportions aussi considérables à notre édifice.

Bref, si l'on examine attentivement le passé, on voit que nous n'avons fait que continuer l'œuvre des fondateurs de l'Institut, que lui donner des racines plus profondes, plus étendues au cœur même de notre population. On nous permettra, néanmoins, de nous féliciter d'avoir pu élever à la littérature l'un des plus beaux temples qui aient été construits au Canada. C'est un fait qui n'est pas sans importance, et dont nous pouvons tirer un légitime sentiment d'orgueil, car les lettres que Château-briand a dit être la véritable expression de la société ; les lettres, qu'un génie encore plus grand—Napoléon—appelait "l'esprit humain lui-même," les lettres, qu'on ne saurait en conséquence trop honorer, ont bien souvent les combles ou la cave pour asile, et bien souvent leurs amants passionnés sont réduits à s'écrier ironiquement comme autrefois Gilbert :

Dans un grenier que l'on est bien à vingt ans !

En cultivant les lettres, en s'associant au mouvement intellectuel de notre pays, dans l'humble mesure de ses forces, notre Institut, croit servir avant tout la cause nationale. On l'a dit bien des fois, la mission du peuple franco-canadien doit être sous, beaucoup de rapports, celle de la France en Europe, c'est-à-dire que si nous ne pouvons l'emporter d'ici à long temps peut-être, dans le commerce, dans la finance et dans les manufactures, nous devons du moins nous efforcer de dominer par les lumières, par l'instruction, par la plus belle des royautés, par la royauté de l'intelligence.

Nous ne sommes qu'un million d'âmes, il est vrai, mais ce million se développe, grandit rapidement ; ce million renferme le principe de la véritable grandeur ; ce million a accompli des prodiges de valeur par le passé, et il lui en est réservé d'autres non moins remarquables à l'avenir ; ce petit peuple est doué du génie d'une race qui a longtemps tenu le sceptre de la civilisation, qui a produit quelques-uns des plus beaux chefs-d'œuvre dont s'honore l'humanité, qui a laissé de lumineux sillons partout où elle a passé, et dont on a même osé dire :

Quand Dieu frappe un grand coup, c'est de la main des Français !

En terminant, laissez-moi déclarer, messieurs, que si nous sommes fiers d'avoir élevé un monument aussi magnifique à la gloire des lettres, à la gloire de la langue française, que si nous nous réjouissons de tout l'éclat de cette célébration, nous aurons bien plus lieu de nous féliciter de notre succès, si cette œuvre réalise dans leur plénitude toutes les espérances que nous y attachons. Oui, puisse notre institution exercer une influence de plus en plus bienfaisante ; puisse-t-elle voir se presser toujours sous son noble étendard, une jeunesse nombreuse, avide de savoir et de bons enseignements, brûlant du feu sacré de la patrie ; puisse-t-elle ne cesser d'être le foyer de l'éloquence, le foyer des muses, le foyer des beaux-arts ; puisse-t-elle n'avoir pour phare, pour étoile polaire, que la vérité ; et puisse-t-elle, pour exprimer en un mot tous nos souhaits, continuer—*ad multos, ad perpetuos annos*—d'arborer bien haut le drapeau dont plusieurs d'entre vous sont les généreux et vaillants défenseurs, drapeau qui est la meilleure sauvegarde de notre nationalité, puisqu'il renferme dans ses plis notre foi, nos institutions et notre langue !